

L'OBSERVATEUR.

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout ; j'appuie le bon ; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. I.

QUEBEC, MERCREDI 6 AVRIL, 1853.

N. 51.

— Nous prévenons nos abonnés et le public, que M. JOSEPH LAROCHE est autorisé à recevoir les sommes dues à cet établissement et d'en donner quittance.

Nos abonnés qui ne recevraient pas *L'Observateur* sont priés de nous avvertir. On a besoin pour ce journal d'agents actifs à la campagne.

— On a besoin immédiatement de deux agents actifs pour vendre ce journal.

— **PRIME.**— Ceux qui nous obtiendront cinq abonnés payant d'avance, recevront gratis, *L'Observateur* pendant un an.

LA PESTE ET LE CIMENT.

L'an dernier, les marguilliers de la fabrique Notre-Dame firent exhumer, pour être transportés dans le nouveau cimetière de Sainte-Foye, les ossements qui remplissaient l'ancien cimetière des Pieotés ; les marguilliers de la fabrique de Saint-Roch, imitant leurs confrères, firent faire, aussi, dans le même temps, l'exhumation du cimetière situé sur la rue Saint-Joseph, et le cimetière Saint-Charles fut ouvert. L'embellissement de la ville, l'augmentation de la population, et surtout, la santé des citoyens requéraient impérieusement ces améliorations. Aussi tout le monde applaudit à cette mesure hygiénique. On s'attendit même à ce que nos édiles s'appuyant sur la loi qui défend l'inhumation dans les limites de la cité, forceraient les syndics de la chapelle protestante du faubourg Saint-Jean, à faire opérer la translation des ossements dont le cimetière annexé à cette chapelle est littéralement rempli, ou qu'ils empêcheraient au moins, l'inhumation en cet endroit. Nous regrettons de dire que tel n'a pas été le cas, et que nos édiles sont restés sourds aux plaintes des citoyens à cet égard. Le fait est que nos édiles sont plus occupés à nuire à Québec qu'à veiller aux intérêts de ses habitants. On dirait que non contents de maintenir la ville dans un état d'appauvrissement systématique, ils voudraient y introduire la peste ! En effet, rien de plus dangereux pour la santé des citoyens que ces oxalaisons fétides qui s'exhalent, en été, du cimetière situé sur la rue Saint-Jean et divisant, pour ainsi dire, les deux populeux quartiers Moncalm et Saint-Jean.

Si les finances municipales étaient mieux administrées, nous conseillerions d'acheter ce terrain pour en faire une place publique ; mais, pour le présent, il n'y a rien à faire. Néanmoins, puisque la corporation n'a

pas les moyens d'acheter ce terrain, qu'elle exige, au moins, l'exhumation des ossements qu'il renferme, et qu'elle défende l'inhumation future dans ce cimetière. C'est son droit, c'est son devoir.

Puisque nous sommes au chapitre des nuisances publiques, nous appellerons aussi l'attention de nos édiles sur la manufacture de ciment de Pierre Gauvreau, située sur la rue D'Aiguillon. Depuis longtemps, déjà, les citoyens de cette ville, et particulièrement ceux du quartier Saint-Jean, se plaignent que la fabrication de ce ciment dans Québec, est une cause de maladie et même de mortalité parmi eux. L'odeur de ce ciment asphyxie ceux qui la respirent ; pénètre dans les maisons et s'imprègne, même, jusque dans le manger ! Jusqu'à présent ces plaintes n'ont pas éveillé l'attention des membres du comité de santé, et les propriétaires du cimetière anglais et le fabricant de ciment n'ont pas encore été empêchés d'empoisonner les citoyens, les premiers avec l'odeur des cadavres et le second avec son ciment. Un tel état de choses ne peut durer plus longtemps, et nous sommes heureux d'apprendre que des requêtes vont être dressées dans le but de faire disparaître du quartier Saint-Jean ces deux causes de maladie et de mortalité. Nous espérons que les membres du comité de santé rendront justice à cette réclamation des citoyens. Et si nos édiles croient que la vie des électeurs ne vaut la peine d'être conservée, qu'ils se rappellent que plusieurs édiles ont des propriétés dans ce quartier, et qu'on faisant disparaître la peste et le ciment, du faubourg ils nuiraient à la valeur de leurs propriétés. Nous espérons que le docteur Roussau qui lui, aussi, par bonheur, possède une propriété près du cimetière anglais fera en sa qualité de membre du comité de santé le sacrifice de concéder les requêtes en question. Et les citoyens ne cesseront de prier pour lui.

Nous espérons encore, que Monsieur Hill sans être médecin, comprendra qu'il est de son intérêt aussi bien que de celui des citoyens de prendre sous sa protection leur juste demande. Et les électeurs du faubourg Saint-Jean penseront à lui probablement une troisième fois.

L'AVARE.

(Portrait historique d'un contemporain.)

N'est pas avare qui veut. Tel qu'on

croit avare n'est souvent qu'un prodigue caché.

Molière, le peintre comique du cœur humain, a trouvé le type d'un véritable avare : Harpagon le grand mouleto ne sera oublié qu'avec le maitre, c'est-à-dire jamais.

Balzac réputé le plus fécond des romanciers avant d'avoir composé son premier chef-d'œuvre et couronné le prince des romanciers après l'avoir publié, Balzac, disons nous, a su faire de Grandet le rival d'Harpagon, et le lecteur en a fait deux égaux.

L'un des rédacteurs du *Figaro* a entrepris de faire le portrait des véritables avares qu'il rencontre. Chaque avare a sa cage, car l'écrivain n'a pas trouvé de meilleur gîte pour faire poser ses modèles, et il est arrivé aujourd'hui, à la cage No 72.

Nous devons avouer que dans cette monnaie humaine, il y a des types d'avare de première force ; cependant, nous croyons que si l'avare dont nous allons esquisser les traits était connu à Paris, il aurait la cage d'honneur sur le *Figaro*.

Notre avare est homme public a peu près comme don Quichotte était soldat, et médecin aussi habile que Sangrado. En voilà assez pour démontrer que c'est un personnage important.

Vu de loin l'individu n'est pas effrayant, à dix pas de distance, on devine l'avare.

La cravate blanche empesée, cirée, et systématiquement entortillée autour du cou de notre avare n'a jamais trompé personne : la blancheur de la toile fine n'éblouit pas ses regards pour qu'on ne s'aperçoive qu'il contraste horriblement avec l'individu qui s'en revêt. On sait que si l'habit fait le moine, la cravate blanche n'est pour notre avare qu'un pallium qu'il sacrifie pour se faire croire un homme public. Aussi se vante-t-il partout d'avoir le plus sacrifié pour son pays. En l'entendant raconter sa campagne politique de 1837, on rit jusqu'à verser des larmes ! Mais c'est bien autre chose quand on entend dire à ce grand homme que ce qu'il regrette le plus, ce n'est point l'insuccès de la cause libérale, mais le temps et les pratiques qu'il a perdus !

N'allez pas croire, qu'il se considère avare. Il s'avoue les délices de sa lesinerie comme un parvenu goûte celles de la parasse. En un mot, c'est un maître avare.

Comme si la nature avait voulu lui montrer le chemin de l'avarice, elle n'est montrée avare envers lui : elle ne lui a accordé qu'un œil. En revanche elle a donné à